

L'ENFANT ET NOTRE HISTOIRE

(SOUS LES MURS DE QUÉBEC)

"Enfant, que fais-tu la près de la rille ?
Dis-moi, que regardes-tu sur ces murs ?
Ta main au loin fait un geste fébrile.
Que regardes-tu de tes yeux si purs ?"
"Je regarde ces canons de bataille
Montrant leur bouche au fleuve mugissant ;
Je regarde au sommet de la muraille
Un soldat, l'arme au poing, l'air menaçant."
"De ces noirs canons, connais-tu l'histoire ?
Sais-tu pourquoi ces lourds pans de granit ?
Sais-tu ces noms resplendissants de gloire
Qui marquèrent de sang ce mur noirci ?"
"Non, dit l'enfant, oh ! mon cœur les ignore :
Mais je veux savoir un passé si beau ;
Je veux savoir, pour que je les honore,
Les noms de ceux qui dorment au tombeau."
"Ecoute, enfant : un jour dans ces murailles
Un peuple combattit jusqu'à la mort,
Peuple bravant les ardentes mitrailles,
Et triomphant dans un suprême effort.
Enfant, sais-tu ce que c'est que la France ?
C'est le pays d'où vinrent nos héros ;
Qui protégea notre débile enfance,
A qui l'on nous arracha par lambeaux !
Et ces murs épais que ton œil regarde
Les boulets souvent les ont éraillés ;
Et du sommet où se promène un garde
Combien, hélas ! tombèrent mitrillés !
Souvent aussi, quand des vaisseaux de guerre
Vinrent sous nos remparts braver nos preux,
La mitraille comme une pluie amère
Du haut des murs vint s'écrouler sur eux.
Dieu même un jour prit en main notre cause :
Un soir d'orage, on vit le Saint-Laurent
Bondir d'une colère grandiose,
Et de ses flots briser le conquérant.
Mais enfin arriva l'instant suprême
Où le nombre vainquit l'abandonné ;
Montcalm à la lutte expirant lui-même
On vit par l'Anglais Québec profané.
Mais de l'ennemi la sombre avalanche
En son passage n'a pas tout occis,
Il reste encore un soldat de revanche,
Et ce fier soldat se nomme Lévis.
Il revint après l'amère défaite
Faire en ces lieux trembler l'Anglais vainqueur.
Dieu le sait ! Victorieuse et complète
Fut de Lévis la revanche d'honneur !
Mais abandonné de la France mère,
Hélas ! sous le nombre il fallut céder.
Mais Lui, rempli d'une noble colère,
Ce héros qui malgré tout veut lutter,
Lévis, brisa sa glorieuse épée
Et du pays fit brûler les drapeaux.
Ainsi finit cette grande épopée
Où l'honneur fut sauvé par ce héros...
Enfant, voilà d'une héroïque histoire
Une page toute écrite de sang :
Il en est encor, des pages de gloire !
Et c'est à toi de les apprendre, enfant."
"Oh ! oui, dit-il, cette histoire est trop belle
Pour ne pas la graver toute en mon cœur.
Maintenant je ne vivrai plus sans elle,
Car c'est là qu'il faut rechercher l'Honneur !..."

EMERY DESROCHES.

Joliette, octobre 1899.

LES PLEURS DE L'EXILÉ

L'exilé partout est seul.

La patrie n'est pas ici-bas.
LAMENNAIS.

Près de l'Océan qui sans cesse balance son flot plaintif et sourd, ou qui hurle et mugit en lançant jusqu'au ciel sa vague qui fuit, une plage surgit de l'onde, frémissante. Près de là, le Havre s'élève avec ses tours et ses remparts gigantesques. Entre la mer et la ville s'étendait, autrefois, un pré à l'herbe verte et brillante, auprès d'un bosquet verdoyant que la hache destructrice a maintenant abattu. Aucun bruit nulle part, si ce n'est le déferlement régulier et monotone de la vague sur la plage sonore, et l'Océan qui, bouillonnant en venant vomir son écume sur le rivage, pleurait toujours à bruyants sanglots.

C'était l'heure où le soleil, après avoir, durant tout le jour, illuminé de ses feux la riante nature d'été, s'est plongé dans l'Océan, l'heure où le crépuscule éteint laisse la nuit étendre ses ombres sur la terre qu'elle drape dans son immense voile noir, l'heure

fatale où, selon les légendes antiques, les fantômes sortent de leurs tombes pour effrayer les petits enfants, où l'on voit voltiger sur les flots des spectres livides aux formes fantastiques, victimes de l'onde amère. Au ciel, pas une étoile ne montrait encore son flambeau d'argent, et la nuit pleurait ses larmes de rosée.

Or, dans le pré dont le vent balançait l'herbe à l'instar des vagues de la plaine liquide, à côté du bois dont la brise faisait sans cesse ondoyer la cime mouvante, un homme promenait ses pas tristes et solitaires. La douleur avait semé les rides sur son front pâle et pensif qui reflétait une douleur immense, et multiplié les fils d'argent sur sa tête blanchie par une vieillesse précoce. Et cet homme chantait... et pleurait en même temps.

Dans le ciel tout noir, les étoiles avaient monté une à une. La lune s'était levée en répandant sur la nature sa belle lumière d'argent, et le firmament présentait le spectacle le plus grandiose. Mais l'inconnu pleurait toujours :

"Quelle nuit admirable ! quel beau ciel ! comme ces étoiles scintillent et jettent sur la nature une lueur toute céleste ! Mais pour le pauvre exilé, hélas ! tout est froid, rien ne peut le toucher, car son cœur, car son âme ne peuvent rien admirer que son pays natal !

"O rives du Saint-Laurent ! ô ma belle nature ! ô ciel du Canada ! ô sites du vieux Québec ! quand me serez-vous rendus ? quand sera-t-il donné à mon cœur, à mon pauvre cœur souffrant loin de vous, de vous revoir, de vous contempler et de mourir ! Hélas ! je mourrai peut-être sur cette plage étrangère avant de vous avoir jamais revus !

"Brillant astre de la nuit, éclatant diadème qui rayonne sur le front de la nuit sombre, étoiles d'or qui en êtes comme les joyaux, portez ma plainte aux pieds du Tout-Puissant ! Qu'il écoute ma prière suppliante ! qu'il exauce le vœu du pauvre exilé, qu'il lui rende le ciel, le beau ciel de sa patrie !

"Je me rappelle (il y a bien longtemps de cela, le bonheur rayonnait alors sur ma face heureuse), je me rappelle une nuit semblable ! Te souviens-tu, ô reine de la nuit, vous souvenez-vous, étoiles d'argent, de cette nuit incomparable où je vous contemplais sur les bords aimés du Saint-Laurent ? J'admirais votre aspect ravissant et je vous chantais... et mon âme montait, montait toujours... perçait les régions de l'étoile et s'élevait

Jusqu'à ces saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

"Et je chante toujours !

"O vents qui passez, rapides, invisibles, reportez mes paroles aux échos du vieux Québec ; elles lui diront bien que je n'ai jamais oublié son beau ciel, son admirable nature et que je pleure loin de lui. Océan, qui viens en gémissant mourir à mes pieds, je mêle mes larmes à ton onde fugitive, daigne les porter sur les rives du Canada, de mon beau pays perdu."

Peu à peu, des nuages étaient montés dans le ciel tout noir, et la tempête se préparait. La lune se dérobait derrière un gros nuage ; tout le ciel s'était obscurci. Les flots venaient maintenant se briser dans le ciel tout noir, le tonnerre grondait. Et l'exilé pleurait toujours.

"Vous pouvez mugir, ô vents ! et toi, tonnerre, tu peux ébranler l'atmosphère de ton bruit terrifiant ! Vous pouvez semer le feu dans l'espace, rapides éclairs qui serpentez sous ce ciel funèbre ! Tu peux, ouragan désastreux, déraciner les arbres et faire sentir partout tes ravages ; et toi, océan, briser ta barrière et te précipiter en furie sur la terre. Eléments, vous pouvez vous déchaîner les uns contre les autres en brisant votre frein, vous pouvez me faire mourir aussi facilement que le plus faible insecte ; je resterai calme au milieu de toutes vos tempêtes, devant toutes vos fureurs. Cette lutte des éléments ne serait rien à côté des souffrances de mon âme, à côté des tempêtes de mon pauvre cœur contre lequel soufflent de toutes parts les vents de la douleur et du désespoir. Le firmament peut être bien noir, cette nuit, son aspect peut être bien ténébreux, bien effrayant, jamais il ne peut égaler la sombre vie de l'exil et ses désolations

de toutes sortes. Et demain cette tempête sera dissipée, les nuages auront fui loin d'ici, le soleil reparaitra encore à l'horizon, la nature recouvrera une nouvelle splendeur, une nouvelle sérénité, mais dans mon cœur, mais dans mon âme, l'exil soufflera encore la tempête."

Ainsi le pauvre exilé redisait sa douleur au calme, à la tempête, à la terre, à la mer et soupirait sa plainte jusqu'aux étoiles du ciel, semblant implorer d'elles un rayon de consolation et d'espoir.

Le lendemain, le soleil se levait éclatant de magnificence et prodiguait ses rayons à la terre, en s'élançant, dans sa course, vers le plus haut du ciel. Les oiseaux sous le feuillage jetaient dans les airs mille accords harmonieux, mille accents suaves. Et le pauvre exilé plaignait encore son triste sort et tout le jour, il pleura.

La journée suivante, dès l'aube, la nature se montrait encore plus magnifique que le jour précédent. Mais à la porte d'un modeste édifice du Havre, flottait un crêpe funèbre. Le pauvre exilé n'était plus ; il était mort en murmurant : "Mon Dieu, ma patrie, c'est votre paradis !" il avait enfin compris que "la patrie n'est pas ici-bas" mais là-haut.

Depuis, bien des années se sont écoulées et se sont accumulées sur sa cendre ; sa tombe même est devenue inconnue, et l'exilé dort toujours loin du sol natal, loin des rives de son fleuve aimé ; mais sa mémoire est devenue chère à son pays qui ne prononce plus qu'avec respect le nom du barde inspiré du Canada, le nom du grand Crémazie.

JULES FOURNIER.

Côteau du Lac, octobre 1899.

RÊVERIE

Le vent souffle et gémit, sa voix est plaintive, la fenêtre se couvre de givre, il fait froid. J'essaye de repousser la mélancolie qui s'empare de mon cœur et à faire trêve à la tristesse que ce temps nuageux nous impose. Ne pouvant parvenir à la chasser, je laisse mon imagination errer au gré de ses désirs, car ma journée finit et il se fait tard ; ma journée finit, mais pour recommencer demain, peut-être plus fatigante et plus ennuyeuse. La croix que je trouvais lourde aujourd'hui, qui me blessait, sera peut-être encore plus pesante demain.

Je suis jeune, mais quels plaisirs puis-je compter dans le cours de ces années si vite disparues ?... Que m'a-t-il donné ce monde sur lequel je concentrais mes espérances de bonheur ?... Hélas ! il m'a prouvé que les trompeurs et les lâches y sont nombreux. Les roses que j'ai voulu cueillir à ses fêtes ont ensanglanté mes mains et mon cœur. Je suis lasse, lasse !... Est-ce vrai ?...

La vie est donc une larme succédant à une larme ! tout n'est donc que désillusions et qu'amertumes ? Alors, pourquoi vivre ? Pourquoi est-ce là ce que Dieu donne à des êtres qu'il chérit, à ces cœurs faits pour aimer et jouir, à ces âmes qui soupirent après un océan de bonheur ? A quoi se réduit ce bonheur ?... Oh ! à si peu de chose, et ce peu de chose est quelquefois bien amèrement acheté ; car si ma lèvre sourit un instant, c'est pour mieux me faire sentir l'amertume du calice que je serai tout à l'heure obligée de boire jusqu'à la lie ! Que vous ai-je donc fait, mon Dieu ? Non, si c'est là la vie, je ne peux porter cette croix !

Ainsi pensait, ainsi se disait une jeune fille, par une froide journée de janvier, prêtant l'oreille au gémissement d'une forte bise de l'Est ; son âme pleine de mélancolie soupirait sa note plaintive, lorsqu'elle entendit un léger murmure et une voix qui interrompit son errante et triste rêverie :

"Oui, enfant, dans cette vallée de larmes souvent se cachent les épines sur ce chemin que nous croyons parsemé de fleurs. Mais es-tu vraiment malheureuse lorsqu'un père, une mère, pensent constamment à toi et ne rêvent que ton bonheur, lorsque des amis si vrais t'aiment sincèrement ?